Document generated on 05/06/2024 3:23 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Image+Nation gaie et lesbienne
Chroniques de Tel-Aviv

Élie Castiel

Number 247, February–March 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/47577ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Castiel, É. (2007). Image+Nation gaie et lesbienne : chroniques de Tel-Aviv. *Séquences*, (247), 12–12.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

IMAGE + NATION GAIE ET LESBIENNE

CHRONIQUES DE TEL-AVIV

*Il n'est pas surprenant que **Good Boys** (Yeladim tovim) ait été un des deux films à obtenir ex æquo le Prix du jury officiel de la 19e édition du Festival international de cinéma LGBT de Montréal (Image + Nation gaie et lesbienne). Choix d'autant plus pertinent qu'il confirme la ténacité, le dynamisme, l'engagement et le parti pris esthétique d'un nouveau cinéma israélien qui, laissant de côté les traditions ancestrales liées à la foi, invente de nouvelles formes narratives teintées d'un réalisme à la fois cru et poétique.*

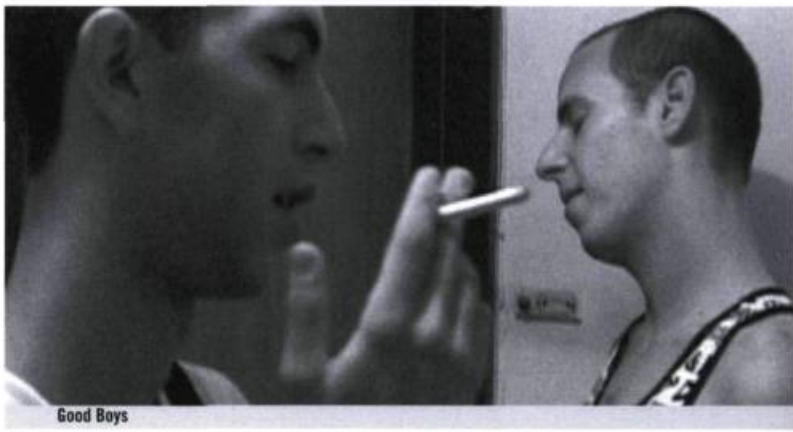
ÉLIE CASTIEL

Ce *vérisme* est souvent illustré par le biais du documentaire social ou politique. C'est le cas tout d'abord de **Paper Dolls** (Bubot Niyar) de Tomer Heymann. Cinq immigrants (certains illégaux) d'origine philippine sont embauchés à Tel-Aviv pour s'occuper de personnes âgées au sein d'une communauté juive orthodoxe. Le soir venu, ils se transforment en divas pour présenter des spectacles de travestis dans les petits bars de la libérale ville israélienne. Évitant le cliché des « têtes parlantes », Heymann s'implique littéralement corps et âme dans ce documentaire sur la différence, l'intolérance et la politique sociale d'une société israélienne en perpétuel conflit. Heymann évoque la situation politique du pays en filigrane, préférant se pencher, à travers les personnages, sur ses propres problèmes (acceptation de son homosexualité, prise de position quant à la manière de filmer ses intervenants, choix esthétiques, angles à prendre, son implication dans la vie des cinq immigrants). Pris entre deux cultures diamétralement opposées, l'israélienne qui leur fait faire des travaux dont personne ne veut, et la philippine qui les rejette à cause de leur orientation sexuelle, les cinq protagonistes comptent sur leur foi inconditionnelle, leur détermination, leur courage et leur dévouement à leur travail, parfois ingrat. Ces circonstances poussent le jeune réalisateur à remettre en question l'acte même de filmer, condition qui transforme **Paper Dolls** en une expérience à la fois jouissive et intellectuelle.

Désormais, le cinéma israélien peut compter sur un nouveau cinéaste pour qui l'art de filmer n'est pas seulement un travail parmi tant d'autres, mais un acte de dévotion intellectuelle.

C'est par la fiction que Yair Hochner a décidé de prendre position sur les nouvelles normes sociales et sexuelles de la société israélienne urbanisée. Si par sa thématique homosexuelle **Good Boys** évoque le cinéma d'Amos Guttman (décédé en 1993) et celui d'Eytan Fox, eux aussi Israéliens, il n'en demeure pas moins que Hochner possède son propre regard, sa propre vision du cinéma, un cinéma nourri des auteurs que sont Godard ou Van Sant. Lui-même professeur et critique de cinéma, Hochner s'est inspiré de ses réalisateurs favoris pour construire une œuvre poétique et amoureuse, un film intransigeant qui prend énormément de risques, assume son côté *trash* avec un naturel à la fois désarmant et insouciant.

Meni et Tal, deux garçons proches de dix-huit ans, se prostituent. Par un pur hasard, ils passent une nuit ensemble et découvrent à leur insu une intimité proche de l'amour. Avec, comme toile de fond, la faune hétéroclite qui peuple les nuits chaudes de Tel-Aviv, Hochner a magnifiquement réussi un essai esthétique d'une beauté glaciale, imprégné d'images qui resteront longtemps gravées dans la mémoire. Cette accumulation de faux raccords, d'images imparfaites, de plans indécis, de mouvements de caméra nerveux, de quelques moments de douce folie, d'éclairages intimes et de gros plans émouvants rendent l'entreprise louable et presque magique.



Good Boys

Hochner signe ici une mise en scène qui fait totalement fi des codes conventionnels de la narration, optant pour quelque chose de nouveau, quelque chose qui a rapport avec l'instinct, qui possède un flair percutant. On sent l'improvisation contrôlée, les tours de haute voltige. Car il s'agit en fait d'un film qui réinvente l'amour romantique homosexuel, là où sexe et désir ne font qu'un, là où l'âme, le partage et l'appropriation des corps sont des armes à double tranchant. Avec Hochner, les rapports humains ne font que suivre un certain réalisme du quotidien, un réalisme où on tente de survivre aux difficultés qu'offrent les sociétés urbaines contemporaines. Désormais, le cinéma israélien peut compter sur un nouveau cinéaste pour qui l'art de filmer n'est pas seulement un travail parmi tant d'autres, mais un acte de dévotion intellectuelle.

Dans un autre ordre d'idées, on se doit de souligner le grand travail accompli par les deux pionnières de l'événement, les infatigables et adorables Charlie Boudreau et Katharine Setzer, fidèles au poste, toujours à l'affût d'œuvres gaies et lesbiennes innovatrices qui jettent constamment de nouveaux regards sur le vécu homosexuel, mais qui atteignent presque exclusivement un auditoire gai, malgré les efforts constants des organisateurs au niveau des relations publiques.